

## Les réformes et nous, au second degré

A propos de l'article «L'I.C.E.M. et les «révolutions» pédagogiques» (*L'Éducateur* n° 1)

L'analyse de Michel BARRÉ sur les «révolutions» pédagogiques trouve beaucoup d'échos dans mon expérience quotidienne d'éducatrice au premier cycle quand je mesure les retombées que ces réformes-gadgets ont imposées à l'institution scolaire d'une part, sous couvert d'un pseudo modernisme et l'imprégnation insidieuse des esprits qu'elles ont véhiculée d'autre part chez les parents et les adolescents. J'aimerais en donner quelques éclairages ponctuels.

oOo

Il est sûr que la «révolution» quantitative des 25 élèves par classe que nous réclamions depuis longtemps simultanément avec une réforme qualitative a été pour le pouvoir, au moment de la baisse des effectifs, un moyen pratique de réaliser des économies au détriment des adolescents et des enseignants. La suppression des dédoublements dans le premier cycle, puisque les classes n'avaient plus 35 élèves ! a porté un coup de grâce à un enseignement ouvert, transdisciplinaire, plus individualisé, plus attentif à chacun.

Il nous était possible, avant la réforme Haby, avec un groupe de 15 à 17 élèves d'organiser des débats, de faire des mises au point de textes libres, de réaliser des enregistrements. Il nous était possible, en bloquant deux heures de travaux dirigés parallèles de sortir avec les collègues de

sciences puis d'exploiter après, à deux profs dans la même classe, les recherches des adolescents.

Il nous était possible en travaux manuels, dessin, de vivre sereinement des ateliers d'expression et de création dans un calme relatif avec 17 élèves au maximum. Depuis, bien sûr nous n'avons que 24 élèves chaque heure, mais, continuellement 24 élèves à chaque heure ! Toute initiative de création suppose désormais une organisation de la classe en faux dédoublements, ce qui multiplie le travail de chaque heure par deux et ne supprime pas pour autant la présence physique et donc sonore, excitante des adolescents occupés à une autre activité dite «silencieuse», «autonome» pour que les autres aient un peu d'espace, de silence, d'écoute afin de créer et de s'épanouir. Rares sont les collègues qui bénéficient, en ville, d'autres locaux pour des faux dédoublements ou ces travaux d'ateliers que la salle de classe traditionnelle, exigüe et sonore ; et la présence des 24 élèves à chaque heure est donc la réalité de presque tous les camarades.

Certes, nous n'avons pas renoncé à tout mais la résistance nerveuse s'amenuise, le nombre de classes augmente pour chacun. Comment être disponible à toujours un plus grand nombre d'élèves ? Comment assumer, sans une fatigue anormale, une organisation matérielle de plus en plus difficile ?

Et tous les parents de s'imaginer que cet allègement des effectifs est la solution à nos problèmes éducatifs. Il faut sans

arrêt expliquer qu'on a à peu près deux minutes à consacrer à chacun dans une heure, que les enfants les plus faibles sont ainsi pénalisés sous couvert de démocratisation, que les heures institutionnalisées de soutien sont une caricature d'un véritable soutien qui s'étalerait dans le temps, dans un coude à coude quotidien, psychologique, affectif bien plus qu'un problème de connaissances. N'avons-nous pas des collègues qui entrent dans le jeu de l'administration en acceptant de faire des discriminations entre les «doués» et les «handicapés» et laissent croire aux familles qu'une dyslexie, une dysorthographe, un blocage mathématique sont l'affaire de deux ou trois séances de rattrapage. Mensonge que les enfants crédules de sixième gobent, auquel trop de parents tout contents d'être déchargés de leurs problèmes acquiescent.

Il est de plus en plus difficile de lutter, dans un établissement contre un consensus de passivité, de faux-semblants et, quand nous montrons que des techniques éducatives épanouissantes ne peuvent être efficaces avec encore 24 élèves, nous ne sommes que très peu crédibles aux yeux de l'opinion générale. Et comme il se murmure que les périodes scolaires vont tendre vers les cinquante minutes, mesure que nous avons évitée de justesse dans mon établissement il y a une dizaine d'années pour qu'il devienne «expérimental», la lutte n'est pas finie.

Comme il faut au moins cinq bonnes minutes pour calmer, ramener à l'écoute, à la concentration des enfants et des adolescents surexcités, agressifs à la sortie de beaucoup de cours, même d'éducation physique, de bousculades intempestives dans les couloirs, il ne nous restera plus que quarante minutes pour les aider, comme le dit Michel, à se forger des clefs d'analyse pour comprendre la complexité croissante de leur milieu et décrypter tous les messages qui les assaillent quotidiennement au travers des mass media, de la rue, de la promiscuité des grands ensembles et les empêchent de différencier quoi que ce soit dans ce qu'ils voient à force d'abuser de tout.

oOo

Il y a vingt ans que je lutte pour l'expression responsable des jeunes, pour le développement de leur esprit critique, la formation de personnalités structurées, lucides, capables dialectiquement de



coopération et d'autonomie mais j'avoue que désormais je n'ai plus la maîtrise de certains facteurs et j'essaie simplement de sauver l'essentiel, cet essentiel que nous devrions mieux cerner ensemble.

Les faits sont là ; nous ne pouvons pas ne pas nous préoccuper de matérialité, de concrétitude et toutes les thèses des chercheurs sont inopérantes si elles s'élaborent en dehors de cette matière vivante avec laquelle nous partageons tous les jours.

On nous reproche parfois de ne pas assez théoriser mais le rythme d'un compagnonnage réel avec les adolescents en laisse-t-il le temps actuellement ? Ne sommes-nous pas trahis même par certains « théoriciens » qui nous dictent par le discours ce que nous devrions faire, nous, praticiens ! Rassurons-nous cependant sur les risques de sclérose dont ils osent nous menacer car le fait de vivre ce que nous vivons ces années avec les jeunes nous situe perpétuellement en recherche et je défie bien un camarade du mouvement de pouvoir faire comme il faisait encore il y a trois ou quatre ans. Je souhaiterais d'ailleurs que cette rubrique accueille une réflexion approfondie sur ce nouveau public scolaire, reflet d'une société en pleine mutation.

Nous avons toujours cherché, en tant que militants Freinet, à ce que les disciplines soient en prise sur les besoins des jeunes mais peut-on reconnaître comme besoins fondamentaux tous les conditionnements mis en place par cette société qui ne manipule pas innocemment les masses et, par ricochet, les plus vulnérables : les enfants et les adolescents ?

oOo

La «révolution» audiovisuelle participe de cette manipulation. Tous les ados ont un magnétophone à cassette et seulement à cassette. Ils enregistrent de plus en plus de fonds sonores qui accompagnent leur solitude et l'administration ne voit pas l'intérêt pour un prof de lettres d'un magnéto qui permette de couper de la bande, de faire un montage court et percutant pour les correspondants, qui permette de démystifier les trucages. Comme on ne peut pas lutter contre tout, on fait forcément des choix... et, personnellement, j'enregistre de moins en moins devant la montée sonore croissante des bruits d'ambiance de l'établissement qui impliquerait un nouveau magnéto de qualité, inabordable avec les crédits ridicules dont nous disposons par discipline.

oOo

Je ne dirai rien de la «révolution» cybernétique sinon que les grands trusts d'ouvrages scolaires ont été suffisamment habiles pour manipuler un bon nombre de professeurs en les inclinant à prendre des ouvrages programmés linéairement qui évitent toute recherche personnelle, permettent de s'économiser et induisent



des comportements d'assujettis tranquilles chez les élèves.

En rappelant l'importance de la motivation dans les apprentissages et le tâtonnement expérimental des enfants, Michel BARRÉ souligne très bien notre conception de la programmation véhiculée dans nos fichiers de travail et nos livrets de provocation à la recherche.

Veillons à encore marcher à contre-courant, au risque de perdre des clients potentiels car, si nous souhaitons populariser notre pédagogie, nous avons aussi à faire prendre conscience aux gens de ne pas accepter un présent pris tel qu'il vient, subi avec fatalisme, sans aucune prise sur lui.

oOo

Quant à la «révolution» psycho-sociologique, je crois que nos publications régulières sur la part aidante du maître et le rôle de la coopérative nous permettent d'éviter les dommages d'une non-directivité interprétée comme non-intervention et laisser-faire. Mais l'interrogation se précise par rapport à l'«Education du Travail». Je pense, comme Michel, que c'est faire une lecture à contresens de Freinet qu'en faire un apologiste du travail forcé alors qu'il refuse l'aliénation du travail en miettes et du loisir de consommation présenté comme l'alternance normale.

Quand nous permettons aux adolescents de choisir leurs chantiers de travail à partir de leur liberté d'expression, quand nous leur offrons, à partir d'objectifs fixés coopérativement, d'évaluer leurs productions, leurs comportements, de les remettre en question, il n'y a pas soumission à un travail imposé où ils ne se réalisent pas et qui appellerait une bouffée

de liberté. On n'a pas besoin, après une heure de débat, de création poétique, artistique, de recherche mathématique où l'on s'est fait plaisir d'une alternance de jeu. Ou, si les adolescents le ressentent comme tel, je pense qu'il est de notre rôle de démystifier patiemment, avec eux, les fausses séductions, la fausse détente des jeux-haschich que le système social a mis en place pour endormir les esprits. Qui dira où est le travail, où est le loisir dans une activité d'expression, de communication, de recherche ? Mais qui osera dire aussi que cela peut se faire sans effort, sans exigence, sans éducation de dépassement ! Laisser croire que les activités constructrices de la personnalité sont opérantes sans une dynamique de potentialisation de tous les pouvoirs est un mensonge. Il faut se donner à fond pour exister et je reste persuadée qu'une éducation qui engage toute la personne l'arme bien autrement pour une autre société désaliénante où la dichotomie travail/jeu n'aurait plus de sens. Nous devons rester les ferments d'une contestation profonde, d'une remise en question totale de la vie ou alors quelle sera notre raison d'être ?

Nous ne devons pas baisser les bras mais continuer d'inventer avec les jeunes toujours quelque chose de neuf à la place des structures inefficaces pour satisfaire les besoins fondamentaux de vivre sa vie avec plaisir, ce plaisir dût-il exiger la mobilisation de toutes les ressources de la personne, de tous les efforts.

Mais je suis consciente que c'est de plus en plus dur d'inventer des solutions nouvelles car l'individu est de moins en moins fortifié par le quotidien et l'expression collective, reflet sans doute des repliements individuels, n'est guère mobilisatrice.

Janou LEMERY